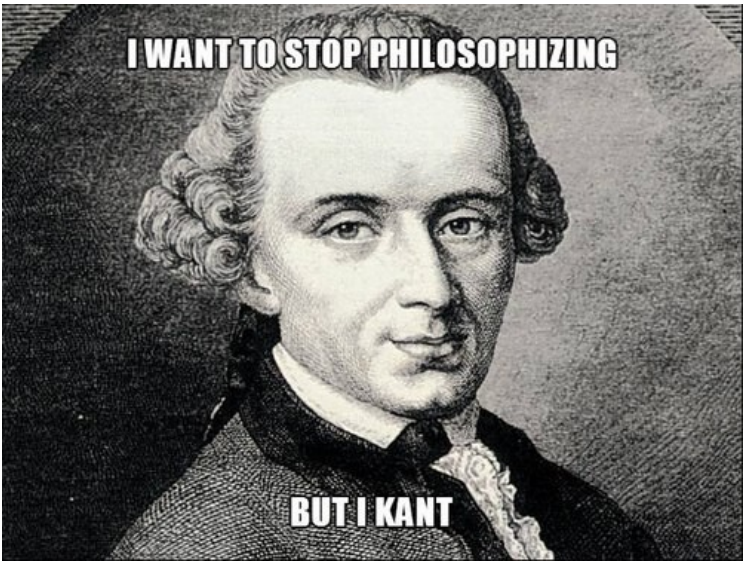
La Grenouille

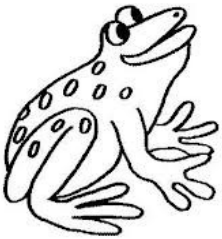
ou l'être de l'étang.

Édition spéciale post-baptême!



Éditeur responsable : le Cercle des Étudiants en Philosophie.

Octobre 2013



Guy Béart – Grenouille de l'étang

{Refrain:}
Grenouille de l'étang
Ne pleure pas tant
Grenouille de l'étang
Ne pleure pas tant
Quand tu pleures
Il pleut
Sur toutes mes fleurs
Quand tu pleures
Il pleut
Au fond de mon cœur

Les escargots dépêchent leurs coquilles
Pour venir te consoler
Ils roulent le talus comme des billes
Sans crainte de se briser
Pour consoler Grenouille
Toute mouillée

Les vers luisants vont à la file indienne
Ils éclairent les sentiers
Petite, il est grand temps que je revienne
Leur lumière s'est fanée
Et vive la patrouille
D'illuminés

Sur l'heure j'envoie une libellule
Le plus sûr des messagers
Et j'écris sur son aile en papier bulle
Que mon cœur n'a pas changé
Et qu'il revient bredouille
De l'étranger

Mmm Mmm Mmm
Mmm Mmm Mmm
Quand tu pleures
Il pleut
Sur toutes mes fleurs
Quand tu pleures
Il pleut
Au fond de mon cœur

Bel arc-en-ciel nous cache sous ta voûte
Le déluge est apaisé
Sur mon amour ne restent que des gouttes
Que des larmes de rosée
Et je les débarbouille
De mes baisers

Sommaire

Mots de présentation :

Edito.....6

Errata.....7

Mot du président de baptême.....8

2e partie des présentations.....10

Articles :

Discours d'Aurélien.....11

Discours de Thibaut Philo.....21

Calendrier.....31

L'Aufhebung hegelienne : Dialecticité du réel et processualité de la vérité.....35

Divers :

Critique de *La Vie d'Adèle*.....44

Poème : en souvenir d'une longue nuit.....49

Dessin de Juliette.....51

Recette du pâté chinois.....52

Humour :

BD : le philosophe du mois.....55

Chuck Norris Facts.....56

Entendu en baptême.....61

Le Mot du Bûcheron.....62

© Can Stock Photo - csp13206979

Ed dit Tôt

Bonjour !

Revoici l'édito de la Grenouille !

Avec plein de trucs cools dedans...

Vous y trouverez critiques, atricles de philo, le mot du bûcheron et... Un édito d'enfer !

Ornythorinque.

Le mot précédent ne pouvait être évité.

Encore faut-il comprendre pourquoi...

Sur ce, trêve de digressions.

Cette grenouille porte, bien évidemment, sur la réussite de nos chers catéchumènes,

Ayant traversé de rudes épreuves philosophiques.

Tous ont persévéré et nous ont prouvé leurs aptitudes,

Et nous ne pouvons qu'être fiers d'eux !

C'est vrai que le comité de baptême était excellent...

Hourra ! Hourra !

Un dernier mot pour terminer :

Saurez-vous trouver les messages cachés ?

Errata

Oups...

- Nous avons omis de préciser que l'article *Cachez cet homosexuel (et son t-shirt) que je ne saurais voir* du professeur Jean Leclercq était initialement paru dans la Libre Belgique.

- L'article *Je ne suis pas homophobe MAIS* avait été écrit par Thibaut Ducarme mais envoyé par Bruno, d'où notre légère confusion...

Mot du président de baptême

Salut à tous mes chers ex-catéchus !

Il y a plusieurs mots que je voulais vous dire dans cette grenouille :

Le premier est FÉLICITATION. Le baptême à été long, intense, passionant mais sans doute parfois éprouvant. Mais dans l'épreuve, vous avez été plus courageux qu'un Griffondor, plus intelligents qu'un Serdaigle, plus rusés qu'un Serpentard et plus guindailleurs qu'un Poufsouffle (oui, Vanessa, tu peux te sentir visée). Nous sommes vraiment fiers de vous et vous pouvez sans rougir en faire de même !

Le second est MERCI. Pour ce baptême de dingue. Bien sur, votre comité de baptême était plutôt cool, mais si un comité a un peu d'influence sur le déroulement d'un baptême, ce sont bien entendu les catéchumènes qui en sont les principaux acteurs, réalisateurs et spectateurs. Et ce que vous nous avez proposé, c'est un bon, très bon spectacle ! Merci à vous donc.

Le troisième serait BIENVENUE. J'ai surpris l'autre jour une de vos co-catéchumènes à me parler de « ton cercle ». Je tiens à vous rappeler que ce n'est plus, pour ceux qui le veulent, mon cercle, mais bien Notre cercle ! Le votre, le mien, le leur ! Vous pouvez maintenant pleinement en faire partie si vous le désirez, et croyez moi, nous n'attendons que ça.

Pour finir, je voulais vous rappeler ce que j'ai dit à la réunion l'autre jour : le baptême n'est pas un aboutissement mais un commencement, que ce soit au niveau de la philosophie (cf. Mardi de la cithare), ou au niveau de la découverte du cercle dans lequel j'espère que vous viendrez un jour à tenir un rôle.

Votre cher Alexsident de baptême !

Petites présentations des membres du comité (élargi) : deuxième partie...

Bonjour à tous! Je m'appelle Marie-Laure et je serai cette année une de vos déléguées anciens. Niveau académique, je termine cette année mon master en crimino et m'attèle activement à l'écriture d'un mémoire. Le reste, vous le découvrirez bien assez tôt, sûrement de façon plus conviviale autour d'une bonne bavik!

Je m'appelle Morgane. J'aime les chats et je déteste les zombies (ou inversement, c'est selon).

Discours de baptême

Par Aurélien

Isolé sur l'île de ma conscience, mes sensations et perceptions font pourtant signe vers d'autres rivages. Comment puis-je pourtant soupçonner cet au-delà ? L'idée que ma perception puisse s'extasier et sortir ainsi d'elle-même devient un profond mystère...

Avant de m'élancer dans le vif du sujet, j'ai trouvé qu'il était important de définir ce que j'entends par conscience, ce que ça représente pour moi. Qu'est ce que la conscience donc à mon sens ? Est-ce ce à travers quoi je vis ? Ou est-ce ce grâce à quoi je vis ? Il m'a paru également intéressant de développer le concept de perception. Quel rôle la perception joue-t-elle dans mon rapport au monde ? Comment est-ce que je me situe en tant qu'être sensible ? Une fois ces deux notions bien clarifiées, j'aborderai la réalité, ou plutôt ma réalité, et le domaine du rêve. Mais également le lien qu'ils entretiennent mutuellement, si le rêve est à distinguer de la réalité ou si au contraire le rêve est indissociable de la réalité et vice-versa.

Conscience

Par le terme conscience, j'entends ce par quoi j'appréhende le monde extérieur. Mes pensées, mes

intuitions, mes sensations ou sentiments, mes convictions en sont un peu les constituants. La conscience est entièrement du ressort de l'immatériel, du non tangible, et pourtant, elle est incontestable. Le cogito de Descartes en est une belle illustration. Cogito ergo sum, je pense donc je suis, disait-il. Peu importe que je sois ou ne sois pas lorsque je ne pense pas, mais lorsque je pense, j'existe, et personne ne peut prétendre le contraindre. Je suis en quelque sorte défini par ma conscience. Elle est moi et je suis elle. Bien évidemment, je ne suis pas uniquement ma conscience. Je suis aussi ce tas de chair et d'os, cette enveloppe matérielle, ce support concret qui est appréhendable par les autres. C'est par ce corps concret que tout passe. Il est en quelques sortes l'interprète de ma conscience, il pose les actes que seule ma conscience a façonnés. La conscience pourrait être un peu considérée comme le siège de l'être. Elle est ce radeau balloté, pour reprendre les termes de la phrase du discours, ballotée entre les désirs et les passions, déchirées par les envies et les sentiments. La conscience est intense, là ou le corps est morne et dénué de vie d'une certaine manière. Et cela a tout son sens, puisque quoique que je fasse, il ne restera bientôt plus rien de ma carcasse. Le corps est voué à mourir (c'est d'ailleurs ce qui donne tout son sens à la vie, mais ça c'est une autre question...). Si je m'aventure dans des convictions plus personnelles, j'irai même jusqu'à avancer que la conscience n'a pas

de fin. Si la conscience n'est plus, c'est le néant. Bien que notre capacité d'abstraction soit fortement démunie devant ces concepts, l'éternité ou l'infinité est imaginable, là le néant ne l'est pas du tout. On peut très bien mettre en scène l'infinité ou l'éternité. L'homme a d'ailleurs théorisé l'infinité de l'univers. Je peux très bien m'imaginer en train de quitter la terre à bord d'un vaisseau spatial et continuer tout droit sans qu'il y ai jamais de fin. Par contre, je ne peux pas personnellement m'imaginer le néant. Rien que le fait d'y penser m'interdit d'y arriver. Si je pense il n'y a pas de néant. Le vide n'est pas le néant non plus. Comment donc la conscience qui est aujourd'hui, pourrait ne plus être demain ? Pour résumer, la conscience, substance absolument nécessaire, est ce qui nous défini et est le siège de l'être.

Perception

La perception, c'est ce qu'on ressent par le corps, par les sens. C'est par la perception que l'on accède au monde extérieur à la conscience, au dehors. Tout passe par la perception. Notre pensée est forgée sur ce que l'on a perçu et sur ce que l'on perçoit. Nouveau-nés, c'est par la perception que nous avons tout appris. Mais nous percevons tous le monde de manière différente. Nos cinq sens ne nous permettent pas d'entrevoir le monde dans sa globalité. Chaque homme perçoit le monde d'un certain point de vue. Et même si il était en

notre capacité de percevoir ce que tous les hommes perçoivent, le monde ne nous apparaitrait toujours pas dans sa totalité. L'omniscience est une illusion. Le monde donc, d'une point de vue de la perception, s'en trouve tronqué. Mais si on dépasse le stade de la perception, on en arrive à concevoir, à imaginer et à penser. Là, la perception ne joue plus aucun rôle, elle a juste été la manière d'y arriver. Si je prends un exemple concret, j'ai appris par la perception ce qu'était un triangle. Mon professeur de l'époque avais sans doute dessiné le triangle sur le tableau et c'est par mes sens (ma vue dans ce cas particulier) que j'ai perçu pour la première fois un triangle. Bien évidemment, il m'a fallu d'autres connaissances au préalable pour comprendre ce qu'était un triangle. Mais encore une fois, tout est d'abord passé par les sens. Maintenant que je sais ce qu'est un triangle ou un carré, ou peu importe, il est possible de concevoir des formes beaucoup plus complexes, comme un chiliogone, c'est-à-dire un polygone à mille cotés. Je ne peux l'imaginer ou me le représenter, mais je peux le conceptualiser. Alors que tout ce basait sur une perception tout à fait concrète du monde extérieur, on en arrive à des notions tout à fait abstraites et complexes. Mais de nouveau, notre conception du monde ou les pensées qui nous viennent sont tronquées par l'étroitesse même de la perception première. Si déjà chaque individu perçoit le monde de son point de vue, il est certain que nos conceptions ou pensées

diffèrent fortement. Mais l'homme est souvent amener à interagir avec les autres. Et des entendements peuvent être envisagés. Si par exemple je perçois cette table de ce coté ci de la pièce, et vous par l'autre coté, on s'entendra pour dire qu'il s'agit bien d'une table, même si elle ne nous apparaitra jamais dans sa totalité. Mais même si l'on s'entend sur le concept de table, on a tous un vécu différent en matière de table. Ce que vous avez vécu n'est pas ce que j'ai vécu. Et cette table peut évoquer chez chacun des émotions ou souvenirs différents. Alors même que l'on s'entend sur le concept de table, elle apparait dans nos esprits d'une manière bien différente. On voit donc que par la pensée, le monde est perçu de manière toute aussi étroite que par la perception. Mais cette étroitesse d'esprit est à la base de notre diversité. Le fait qu'on perçoivent et conçoivent tous les choses de manière différentes nous rend chacun unique. Si tout le monde avait accès à l'omniscience, tout serait vain, il n'y aurait aucun chemin à parcourir, aucun but dans nos vies. Il est nécessaire pour nous construire et pour nous enrichir de détenir une connaissance limitée. Pour résumer, je dirai que l'imagination ou la conception sont du ressort de la conscience, là où la perception passe par les sens, par le corps. La conscience à besoin du corps pour percevoir, et le corps a besoin de la conscience pour exister. Corps et consciences se complètent et l'homme n'existe qu'au travers de ces deux entités rassemblées.

Réalité

Je définirais la réalité comme étant ce que je peux expérimenter par ma perception, par mes sens. C'est le monde extérieur à la conscience. On se rend bien compte que la réalité va être appréhendée par nos sens, et notre perception, avant d'être "intégrée" par la conscience. Mais si on revient un peu à se que j'ai dit plus tôt sur la perception et la conscience, on se rend compte déjà qu'il y a un problème. Il n'y a pas une réalité, mais des réalités. Chaque individu à se propre réalité puisqu'il perçoit le monde différemment des autres. Mais dans notre réalité, on interagit pourtant avec les autres. Il devrait donc il y avoir une réalité commune, au travers de laquelle nous vivons et on évoluons tous. Mais comme dans le cas de la perception, elle nous est étrangères et inaccessible. Connaitre LA réalité, reviendrait à être omniscient. Or l'omniscience est improbable. Nous nous retrouvons en quelques sortes prisonniers de notre réalité, alors que nous nous trouvons précisément dans LA réalité. Mais l'homme peut tendre à cerner LA réalité. Au fil de se vie, de sa perception du monde, il peut dégager des modèles, des généralités, façonner des pensées abstraites en vue d'envisager le monde de manière plus fidèle, toujours plus proche de LA réalité. Un bébé qui vient de naître et qui vient tout juste de commencer à percevoir, ne voit pas le monde comme un enfant, enfant qui a une vision un peu naïve du monde, et

cerne peu de chose, mais déjà plus que le bébé. L'adulte quant à lui peut commencer à expliquer le monde, ces phénomènes. La science, par exemple peut aider à comprendre le monde et ses phénomènes, sans pour autant parvenir à une vision de LA réalité. L'étroitesse de notre perception, encore une fois, joue un peu un rôle d'oeillières. Mais on pourrait très bien commencer à douter de tout, à imaginer que seule notre réalité existe. Que tout ce qui nous entoure n'est qu'une illusion et n'existe pas vraiment. On pourrait très bien se dire que tout cela n'est qu'un mauvais tour de notre conscience, et que seule la conscience est. Pour en revenir à ce que je disais précédemment, je ne peux douter que je suis. Ma conscience est nécessaire. Mais on pourrait très bien jeter le doute sur le monde, sur les gens, même sur notre propre corps. Dans cette optique, il ne reste que le pari, le pari que le monde est vraiment là, qu'il est plus qu'une illusion. Il nous reste à parier que le monde est vraiment réel et que LA réalité est un fait. Ce pari nécessite une confiance aveugle, sans preuve. Mais faire ce pari est presque obligatoire. Quel sens aurait l'existence si elle était singulière, sans partage ou interaction avec les autres, puisque les autres ne seraient qu'un tour de notre esprit. Il serait tout de même audacieux de ne pas prendre ce pari.

Rêve

Le rêve appartient au domaine de la pensée, de la conscience. Lorsque l'on dort, nos sens n'agissent et n'interviennent plus du tout. Seule la pensée demeure. Le rêve est farfelu, ex- travagant, dénué de sens, mais se rattache toujours quelque part à notre réalité quotidienne lorsque nous sommes éveillés. Quand au petit matin, un flot de rêve et de souvenirs émergent, il n'est pas rare de pouvoir faire des liens avec des évènements actuels, ou assez importants. Freud va jusqu'à avancer que les rêves seraient un refoulement d'un désir inconscient, un peu une extension de la réalité physique, via notre conscience. Dans cette optique là, le rêve ne serait plus que le prolongement de la réalité éveillée, tout deux représentant une seule et unique même réalité. Certes le rêve demeure bien distinct de la réalité, mais il y aurait une sorte de connexité entre les deux et l'un n'aurait de sens sans l'autre.

Rêve et réalité

Mais doit on nécessairement considérer rêve et réalité comme deux entités bien séparées ? La vie ne serait-elle pas un rêve elle aussi, ou le rêve une réalité ? Pour faire une brève allusion au film Matrix des frères Wachowski, nous pourrions très bien être dans la "matrice" sans nous en rendre compte, et vivre paisiblement nos vies, sans se douter l'ombre d'un instant que cette vie n'est qu'un rêve contrôlé, un programme bien ficelé. Le vrai monde pourrait être tout autre, il pourrait être un monde gouverné par des machines, où l'homme serait réduit en esclavage, si on prend l'exemple de Matrix. On pourrait aussi penser comme le fait Pascal que le rêve pourrait être la réalité et la réalité un rêve puisqu'en somme, on dort la moitié de notre vie. On pourrait très bien croire aussi que la mort n'est que la fin d'un rêve et une porte qui s'ouvre sur un inconnu, à l'instar de Néo qui s'éveille au vrai monde, le monde sinistre et sombre tel qu'il est. Mais tout cela ne serait que pure spéculation, et on est bien efforcé de vivre notre vie en tant que réalité et non comme un rêve. Si l'on vivait comme dans une rêve, rien aurait plus de sens. Le monde serait chaotique et désorganisé. Le monde aboutirait à l'extravagance des rêves. On voit donc qu'il est important de garder cette distinction rêve-réalité à l'esprit.

En conclusion...

Pour faire la synthèse de tout ce que j'ai dit, la conscience est à mon sens une substance qui nous définit, qui est le siège de l'être, de l'imagination et de la conceptualisation. Par contre, là ou la conscience est immatérielle, la perception passe par les sens, par notre corps concret et elle ouvre sur la réalité extérieure. Ou plutôt sur notre réalité, car nous n'avons pas accès à LA réalité, tronquée par la faiblesse de notre perception. Lorsque l'on rêve, la perception est laissée totalement de coté pour laisser la conscience s'exprimer librement. Mais rêves et réalité ne sont pas pour autant distincts. Les rêves peuvent exprimer des désirs refoulés de la réalité et des éléments de la réalité se retrouvent dans les rêves. Mais en poussant le raisonnement plus loin, on pourrait aller jusqu'à mélanger rêve et réalité, car la réalité n'est peut-être qu'un rêve, tout comme le rêve pourrait être la réalité. Tout repose dès lors sur un pari, le pari que la réalité n'est pas une illusion, pari qu'il serait sot de ne pas prendre, car cela aboutirait au chaos et au désordre...

Dicours de baptême

Par Thibaut Philo

Ainsi donc la question...

Comment mesurer la distance qui sépare le monde que je perçois et les représentations que je m'en fais ? Et par extension, comment atteindre le fond indiscutable de ce réel, celui qui naît de cet écart, avant même de le qualifier ? Car en effet, si c'est lui que je tente de débusquer, en considérant que par ma double dimension physique et intellectuelle j'y participe pleinement, une définition de cette réalité, quelle qu'elle soit, ne pourra pas faire abstraction de l'entité questionnante – à savoir moi. Mais reprenons pour commencer le mot d'inspiration :

« Isolé sur l'île de ma conscience », oui, mais jusqu'à quel point ? Les circonvolutions interminables de mes névroses identitaires m'ont certes prouvé à quel point cet isolement est insondable, muet et lourd. Les aléas de l'inertie la plus sociable qui soit, le contact facilité par nos milieux si fourmillants et toute leur charge d'altérité n'y ont rien fait, pourtant, et l'île de ma conscience est longtemps restée sans port. Etait-ce à moi d'en bâtir un ou devais-je attendre l'aide d'une de ces (trop ?) nombreuses providences institutionnalisées ? Facile de se décharger du poids

trop éreintant, d'offrir sur un plateau d'argent à un colporteur de bonne conscience la seule chose qui nous est donnée sans qu'on doive la demander, celle pour qui l'on dût inventer l'expression si polymorphe de « faire avec », la vie. Déresponsabilisation peu convaincante que de s'en remettre à ce loisible « après », gonflé de tout l'espoir des non assumés et des promoteurs de vie céleste, au détriment, et à cause, de ce « maintenant » qui, bien que douloureux dans ses délires est ma seule certitude, à admettre que ce terme ne soit pas vide de sens. « Isolé sur l'île de ma conscience », avec pour seule nourriture intellectuelle les débris de bien trop d'agencements ratés, échoués sur les plages de l'île, justement. Comment donc échapper à la trop pesante circularité de cette conscience qui contient en elle l'élément de sa perte, son propre piège pour suivre le mot de Gombrowicz ? Trop imprégné de cette habitude académique qui veut que nous nous considérions comme des intellects incarnés, mais intellects avant la chair, j'en étais arrivé à oublier qu'une chose étrange, un réseau apparemment bien huilé et étiqueté « système nerveux » par les spécialistes, organise quelque peu cette masse charnelle, qui vient encombrer de ses besoins mon cerveau dont l'aspiration aux hautes sphères de l'élite masturbatoire a été érigée en devoir. Qui plus est ce charmant cheminement de stimulis en tout genre me rappelle que j'évolue dans un univers tridimentionnel régit par deux plans, l'espace et le temps, ou deux relations logiques, « et » et « ou »,

le plan de la co-présence et celui de la succession. Si bien que mon rapport à ce milieu qui me submerge dépend intrinsèquement de mon édifice corporel qui sert mon mouvement, me permet une perméabilité au monde des phénomènes autant qu'il peut être la porte ouverte aux plus intenses douleurs. Cet extérieur que je sens et ressens m'est alors accessible plus comme un « ici maintenant » que comme un « au-delà ». Au-delà de ma conscience peut-être, mais peu avant je cherchais encore à lui échapper, alors pourquoi donc retourner sur l'île ? Et bien peut-être parce-que cet extérieur n'existe pas... Triste constat que celui du caractère illusoire de ce monde pourtant palpable. Qui sait si un jour n'arrivera pas mon éveil, le moment de ladite mort où finalement l'on comprendra que tout cela n'était qu'une construction, que mes perceptions n'étaient que tromperie fomentée par ma conscience torturée, ou pire, création d'un faux réel par un démiurge trompeur. Peut-être que ma conscience est aussi une victime de ce coup monté, et elle-même se prend au piège de la coïncidence entre ce qu'elle conçoit et ce que mes sens lui racontent, persuadée que cette adéquation entre l'idée de « pomme » et le fruit que je tiens entre mes doigts est garante de l'existence de ce dernier. Sans doute le caractère réel de cet « ici, maintenant » est discutable. Avant même que Descartes se pose la question de la réalité essentielle du morceau de cire et du monde qui l'entourait, bien des prophètes et autres saints avaient

épinglé notre monde, le seul dont l'expérience est rendue immédiate par son caractère sensible, au mur des illusions transitoires. Combien de vies sans substance à cause d'un espoir stérile en une réalité autre et plus « réelle » ? La seule qui vaille la peine au détriment de tout le reste, ce reste pourtant intuitivement présent et accessible. Même pour Descartes ce doute appliqué au réel n'était qu'un exercice, un artifice à l'aide duquel il pourrait accéder à un savoir vrai, une certitude apodictique pour asseoir la spéculation philosophique sur le même sol stable que construisaient les sciences modernes alors naissantes. Il est en effet délicat de prouver philosophiquement, avec la certitude rigoureuse exigée par le nouveau paradigme scientifique, que le monde perçu par mes sens a autant de réalité que cette conscience dont il est difficile de s'extraire, et qui pose son existence par son auto-reéflexivité, le « je pense, j'existe », de Descartes encore une fois. La distinction rêve-réalité pourrait s'opérer sur trop de plans pour prétendre parvenir à une frontière universellement admise. Que ce soit à cause d'un relativisme culturel, conceptions plurielles que notre eurocnetrisme à tendance à élider d'un revers de main, définir, sinon essentiellement du moins structurellement le rêve dans son opposition à la réalité, nous mènerait facilement à l'impasse. On pourrait se risquer à dire que ce monde accessible à nos sens et que l'on veut objectiver,

repose sur un régime causaliste, que toute variation connaît une cause et un effet mesurables par des appareils de plus en plus perfectionnés, et que cette possibilité de rationnalisation est en dernière instance ce qui rend réel le réel. On y opposerait en ce sens les fluctuations irraisonnées du monde onirique tel qu'on le connaît : le monde des causes efficientes (Leibniz) s'opposerait au « sortilège des atmosphères » rêvées, pour reprendre l'expression de Kundera. Mais trop rapidement les objections surgiraient : « oui mais le rêve, on s'aperçoit que c'en est un seulement après en être sorti ». J'y rétorquerais personnellement que j'ai déjà eu conscience de rêver en étant dans le rêve lui-même. Cette dialectique de l'argument contre-argument dénote ici de la subjectivité indépassable de l'expérience onirique, moi je rêve de cette façon, lui d'une autre, et la « réalité » éprouvée de chaque expérience onirique m'empêche, finalement, d'élaborer une grille interprétative qui me servirait à lire le rêve en le distinguant radicalement du réel que je veux objectif. Sans tomber dans un relativisme extrême et stérile, si je peux aspirer dans certains domaines et sur certaines questions à une explication globale et convaincante, ce n'est pas le rêve et l'intimité de son expérience qui me permettra ici de tracer le contour de deux mondes radicalement distincts. A plus forte raison, si cette réalité palpable m'apparaissait en dernière instance

comme ayant été un rêve, en ce sens qu'une autre réalité s'avèrerait être finalement plus « réelle », alors mes précédentes tentatives de distinction seraient inopérantes, dès lors que j'admets avoir défini le rêve en me basant sur le phénomène neuronal que j'éprouve toutes les nuits. Si, en effet, la vie que je perçois comme réelle est finalement un rêve, l'expérience vécue que j'en ai et avais est irréductiblement différente de celle d'un rêve nocturne tel que j'ai coutume de l'appréhender, si le mot m'est permis. Inconsistante comparaison donc, il me faudrait redéfinir le rêve en tant que substitut d'une réalité perçue comme telle. Mais outre la mise en doute de cette réalité sensible que l'on veut voir extérieure et objective, il s'agirait de définir en termes concrets ce que cette question implique dans la possibilité d'une réponse. Autrement dit, quel changement réel connaîtra ma vie et, je l'espère, celle d'autrui si dans notre dernier souffle on comprend que tout ce que nous avions cru réel jusqu'à maintenant était en fait une illusion ? Parenthèse méthodologique : j'admets ici que cette « révélation » du réel ne pourrait apparaître qu'à la frontière de la mort. Partant de l'idée qu'une « nouvelle vision du monde » dans le cours de l'existence serait plutôt l'admission d'un nouveau point de vue qui a un effet concret, une perspective différente qui n'est pas le « réveil » impliqué par le terme « rêve ». Hormis le fait que cette « révélation » en fin de vie d'un réel plus réel traîne derrière elle un cortège de conceptions

religieuses mortifères, je me poserais prioritairement la question de l'impact réel, c'est le cas de le dire, de ce dévoilement. Quel effet aura cette découverte tardive sur une existence que j'aurai inévitablement déjà traversée, du moment que j'avais alors accepté d'être au monde ? Il y a certes un intérêt intellectuel, savoir rétrospectivement que tout ce que je me suis fatigué à vivre n'était pas réel, pas vrai. Mais plus que cet intérêt je ne vois pas comment cette découverte a posteriori pourrait avoir un effet sur mon existence déjà écoulée, que je croyais réelle étant la seule à laquelle j'avais accès ? Il serait trop tard, « il est toujours trop tard, heureusement ! ». (La Chute)

On retombe ici sur la question des perceptions. J'admettais avant le caractère insupportable de la conscience livrée à elle-même. Prise au piège de sa circularité souvent névrotique, ma conscience a de ce point de vue quelque chose à gagner par l'expérience sensible. Ne serait-ce que parce-que je suis aussi un être physique qui appartient au milieu dans lequel il évolue, et que ces deux milieux se co-constituent dans une relation dynamique, je ne peux pas m'extraire de mon corps, sous prétexte que je ne suis pas certain de la validité de ce qu'il perçoit. Je prendrai alors le monde des perceptions comme une ligne de fuite pour la conscience et ses pièges, dont on ne peut pas définitivement sortir. Conscience qui, jointe à ce monde qu'elle admet sans pouvoir le rationnaliser

totalement, ne peut pas pour autant y être indifférente au point de se refermer sur elle-même, encore s'isoler sur son île. Un exemple pratique en est le rapport de l'homme à l'art. Sans faire de cette relation un phénomène purement thérapeutique, bien que beaucoup y tiennent, l'art comme apogée du régime des sensations est difficilement niable : tout le monde n'a pas la même sensibilité l'on rétorquerait, mais reste que l'objet esthétique s'adresse intrinsèquement aux sens. Certes ces dernières années ont vu naître bon nombre de courants artistiques dits « conceptuels », injectant de l'intellectualisme dans la création et la réception artistique, avec pour seul effet déplorable la désintégration du composé de sensations, l'œuvre a dans ces cas besoin d'un discours légitimant pour prétendre « tenir », chose qu'elle a toujours réussi à faire seule, sans l'aide d'un artiste-promoteur et de ses concepts creux. Autant dire que c'est un cul-de-sac.

Je m'en tiendrai donc à une image de l'art comme point culminant de l'exploitation des capacités sensitives du corps, que ce soit dans la création ou dans la réception, l'œuvre esthétique est avant tout, et comme son nom l'indique, exploitation des sens. Et de là la voie est ouverte à, sinon justifier la réalité ou la vérité du monde sensible, en tout cas admettre que sa présence, quelle que soit la manière dont elle est

perçue individuellement, est porteuse de sens et salutaire pour bien des consciences, et pas seulement torturées. Ecoutons les « Encores » de Tokyo de Keith Jarret et reparlons-en... Mais la question de ce monde senti, malgré les qualités qu'on en peut tirer, pose évidement des problèmes dans l'unification cohérente qu'on veut en faire. Sans compter la différence radicale entre le réel métaphysique et le monde expérimentable des perceptions. Les sciences s'y attachent avec rigueur depuis déjà longtemps et avec une courbe exponentielle du progrès des découvertes. Mais c'est seulement dans un cadre de validité posé d'avance, pour mesurer à l'aide d'une grille précise le chaos fourmillant du réel, que ses réponses font sens. Le philosophe aborde cette tâche en créant des concepts, érigeant des systèmes complexes et impressionnants ou rendant limpides, comme disait Wittgenstein, des points précis et isolés sur la plaque opaque du réel. Sans juger avec redondance de la valeur explicative des différentes approches – système clos ou succession ouverte – la dernière chose que peut traduire leur présence c'est la possibilité d'explications multiples, et partant leur corrélat, la pluralité du réel. Si chaque pensée philosophique s'attache à canaliser d'une façon ou d'une autre le flux du réel, c'est qu'un contexte, un point de vue et une inquiétude première ont orienté le questionnement. Il ne faut pas oublier qu'avant d'être des monuments de la culture européenne (principalement), les philosophes étaient autant inscrits

dans le monde qui les entourait que dans les débats de leur temps. De là la difficulté de trancher pour une pensée ou une autre. Quel que soit le statut octroyé au monde sensible, pour en revenir à notre question, qu'il soit le fruit d'une construction théorique monumentale et ou l'effet d'une pointe à la limite du rhétorique, l'intérêt résidera dans le sens que ce statut a pour moi, et de l'effet qu'il peut avoir sur mon existence. On accuse facilement une approche pluralisante de tomber dans un relativisme stérile, mais savoir « à quoi s'en tenir » après un cheminement des plus admirables – il faut au moins y reconnaître la beauté du geste constructeur – n'est pas toujours plus fécond. Ainsi, la stabilité parfois complaisante d'une explication qui prétend totaliser le réel dans un exercice de style intellectuel, ne me paraît pas toujours la plus convaincante. Totaliser dans une forme rigide c'est aussi stériliser, et cela parce- que le réel que l'on essaie sans cesse d'arraisonner est intrinsèquement fluctuant et informe. Toute définition est inévitablement une prise de position, outre la question de la réalité du sensible, accepter d'en tracer des aspects qui font sens tout en admettant une part d'impuissance me paraît la voie la plus saine. Et Wittgenstein d'ajouter : « 2. De ce qu'à moi ou à tout le monde, il en semble ainsi, il ne s'ensuit pas qu'il en est ainsi. Mais ce que l'on peut fort bien se demander, c'est s'il y a sens à en douter. » (De la certitude)

Saint-Thomas-négligeant

Calendrier des conférences et soirées CEP

Quadrimestre d'automne 2013

(à détacher et à accrocher au-dessus de votre bureau!!!)

- **Mardi 22 octobre**: *La musique et l'harmonie universelle. Une certaine idée du monde et de la science,* par Brigitte Van Wymeersch.

- **Mercredi 23 octobre :** CASA CEP, sur le thème *fluo*. Habillez-vous en rose, vert, bleu ou jaune, mais il faut qu'on vous voie de loin !

- **Dimanche 27 octobre :** Pour les calottés, bibitive de passation à partir de 18h.

- **Mardi 29 octobre :** Soirée Halloween, avec le thème transcendental des pirates zombies !

- **Mardi 5 novembre**: *Fou comme une image. L'idole dans l'imaginaire occidental*, par Ralph Dekoninck.

- **Mardi 12 novembre :** Soirée cinéma, sur le thème de l'animation japonaise.

- **Mardi 19 novembre**: *Les marchés doivent-ils fixer les choix d'enseignement?*, par Jean De Munck.
- **Jeudi 21 novembre :** CASA CEP.
- **Mardi 26 novembre :** Soirée jeux de société (amenez le vôtre!).
- **Mardi 3 décembre**: *Y a-t-il une philosophie chinoise?*, par Thierry Lucas.

NOTE : Les conférences commencent à 20h pour une heure de conférence suivie d'une demi-heure de questions.

Les CASAs se déroulent de 21h à 3h.

On vous attend !!!

L'AUFHEBUNG HEGELIENNE : DIALECTICITÉ DU RÉEL ET PROCESSUALITÉ DE LA VÉRITÉ

Par Sophie Hebbelinck

Dans l'essai *Hegel et l'hégélianisme*, Jean-François Kervégan nous met en garde contre l'existence de « lieux communs » dans « la perception de l'hégélianisme »[1] ; ces lieux communs constituent des thèses familièrement attribuées à Hegel mais qui ne lui sont en réalité pas directement imputables. Elles sont bien plutôt le fruit du travail des commentateurs et des exégètes qui ont pris quelque liberté dans l'interprétation de la lettre hégélienne ou qui n'ont pas

1 *Jean-François KERVÉGAN, Hegel et l'hégélianisme, Paris, PUF, 2005, p. 13 ; Jean-François Kervégan relève ainsi cinq lieux communs, cinq idées répandues qui touchent aux fondements mêmes de la pensée hégélienne et qui demandent dès lors à être clarifiés. Nous les indiquons ici brièvement : « thèse-antithèse-synthèse », « [Tout] ce qui est réel est rationnel », « la dialectique du maître et de l'esclave », « la ruse de la raison » et « la fin de l'histoire ». Pour plus de détails à ce propos, nous renvoyons au « Chapitre I – Quelques lieux communs », ibid., pp. 13-27.*

porté suffisamment loin le souci du détail, souci patient et attentif qu'exige la lecture d'une œuvre comme celle de Hegel. Kervégan nous invite, par conséquence, à nous prémunir de toutes les idées répandues, de tous les *préjugés* sur l'hégélianisme que l'on est susceptible d'avoir acquis, consciemment ou non, avant même d'entamer la lecture de l'auteur de la *Phénoménologie* et qui « défient parfois les règles d'une herméneutique raisonnable »[2]. À cet égard, son exposé est d'une aide tout à fait précieuse, en particulier dans que de définir la dialectique, hégélienne ou non, en trois temps, que sont la thèse, l'antithèse et la synthèse.

Toutefois, une telle détermination est particulièrement problématique tant dans son vocabulaire que dans son idée, en ce sens – et c'est ici une précision essentielle – qu'elle « induit une représentation erronée de la dialectique »[3]. En effet, cette définition en trois temps laisse entendre que la dialectique est l'ensemble des trois moments alors qu'il n'en est rien : « le terme « dialectique », en toute rigueur, ne désigne qu'un moment, certes capital, du procès logique : le moment médian, qui se dédouble lui-même en médiatisé et médiatisant »[4]. Ainsi, ce qui est précisément

---

2 *Ibid., p. 13*

3 *Ibid, p. 15*

4 *Ibid.*

dialectique dans le procédé familièrement qualifié de dialectique, c'est ce *moment médian*, porteur du négatif, ce moment *dédoublé* qui, tout en niant un autre moment que lui-même, couramment appelé « thèse », se nie également lui-même, « l'antithèse ». Il faut néanmoins se défier de comprendre le *moment médian* comme étant nécessairement le second moment du procès logique. Le moment médian « est toujours un des deux membres de l'opposition » mais pas forcément le second.

Par exemple, dans l'opposition de l'identité et de la différence, c'est le premier de ces termes, et non le second, qui assure la réunion des deux : Hegel définit l'absolu comme « l'identité de l'identité et de la non-identité », pas comme leur différence (qu'il est pourtant aussi, mais en second rang).[5] À ce titre, les termes « thèse » et « antithèse » sont plutôt malvenus, tout comme celui de « synthèse », car ils laissent entendre que thèse et antithèse sont « sur le même pied » alors qu'un des membres de l'opposition affirme « sa prise sur l'autre »[6]. C'est toujours ce moment médian qui est dialectique et opère par là même le passage au moment spéculatif, improprement appelé « synthèse », où les deux

5 *Ibid., p. 16*

6 *Ibid.*

moments précédents sont à la fois dépassés et conservés – c'est là le sens de l'*Aufhebung* hégélienne.

Le terme *Aufhebung* n'a pas de correspondant dans la langue française : « [a]ucun terme français ne peut rendre ce sens complexe »[7]. À défaut d'une traduction adéquate, il apparaît dès lors, pour le mieux, de conserver la forme allemande dans le texte français.

Aufheben. Terme exemplaire, selon Hegel, du génie spéculatif de la langue allemande, en ce qu'il réunit intimement deux significations opposées, celles de conserver [*aufbewahren*] et d'abroger ou supprimer [*hinwegräumen*]. […] *Aufheben*, c'est essentiellement supprimer, le résultat de la suppression ou négation n'étant pas un pur néant, mais un néant déterminé par l'*être* nié, donc possédant en lui-même un côté positif.[8] L'*Aufhebung* n'a donc pas qu'une connotation négative : il s'agit, certes, de supprimer mais tout en conservant : « la négation acquiert une signification

---

7 *Pierre-Jean LABARRIÈRE, Structures et mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, Paris, Aubier-Montaigne, 1968, p. 309. Pourtant, certains traducteurs ou commentateurs se sont frottés à cette lourde tâche et ont entrepris de lui trouver un terme français : Jean Wahl a proposé sur-pression, Yvon Gauthier sursomption… Cf. ibid.*

8 *Bernard BOURGEOIS, Le vocabulaire de Hegel, Paris, Ellipses, 2000, p. 13*

positive. La dialectique est l'opposition à soi qui constitue l'identité véritable, médiate, avec soi »[9], ou, pour le dire dans les mots de Hegel :

C'est de cette manière que le contenu montre que sa déterminité n'est pas reçue d'autre chose ni attachée à lui par autre chose ; mais il se la donne à lui-même et il se range de lui-même de façon à être un moment et un endroit du tout.[10]

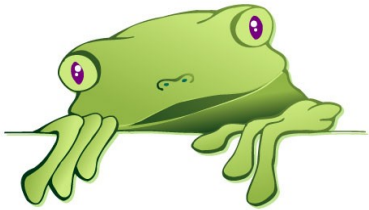
Encore une fois, la méthode dialectique ne vient pas s'apposer aux choses, à la réalité de l'extérieur. Ce dont il s'agit pleinement, c'est de « *l'auto-mouvement du contenu* », c'est-à-dire d'un contenu en train de « s'accomplir lui-même dans sa propre vérité »[11] jusqu'à atteindre la vérité du savoir absolu :

---

9 *J.-F. KERVÉGAN, Hegel et l'hégélianisme, op. cit., p. 78*

10 *G. W. F. HEGEL, La Phénoménologie de l'esprit, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 96 ; désormais noté PhE.*

11 *P.-J. LABARRIÈRE, Structures et mouvement dialectique…, op. cit., p. 47*



[…] la dialectique constitue la véritable *méthode* de la science philosophique, une méthode en effet qui n'a plus rien d'un artifice de la pensée s'appliquant du dehors au contenu et qui ne peut dès lors que le manquer, mais qui exprime au contraire le « cours (*Gang*) » même du contenu dans son idéalité foncière et qui, comme telle, est la seule vraie.[12]
La dialectique est présente à même le réel, elle le *suit à la trace*[13], ce qui rendrait « un ajout de notre part » totalement « superflu » : la seule chose qui nous reste à faire, nous précise Hegel, c'est de « simplement regarder pour voir »[14] ; nous n'avons pas d'autre tâche que celle « de séjourner en elle [en la Chose] et de s'oublier en elle »[15], car la vérité se met en mouvement

---

12 *Gilbert GÉRARD, « Dialectique et métaphysique chez Hegel », in Jean-Michel COUNET (éd.), Figures de la dialectique. Histoire et perspectives contemporaines, 2010, p. 143*

13 *Franz GRÉGOIRE, Études hégéliennes. Les points capitaux du système, Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1958, p. 64*

14*PhE, p. 127*

15 *Ibid., p. 60*

d'elle-même. C'est le contenu lui-même, son *auto-mouvement* qui le commande et l'exige. La vérité, par conséquent, est donc bien processuelle : elle est en acte.

En effet, nous fait savoir Hegel, « la vérité n'est pas une monnaie frappée qui peut être donnée telle quelle et empochée de même »[16]. Ce que n'est pas la vérité, nous dit Hegel, c'est ceci : elle n'est pas quelque chose de figé, de *mort*[17] ; elle est un tissu vivant, elle « est son propre mouvement à même elle-même »[18], elle est effectivité (*Wirklichkeit*), c'est-à-dire une « activité laborieuse et formatrice »[19], ou encore, une mise en œuvre de soi, un advenir de soi. Cette idée de mouvement est fondamentale et, dès lors, Hegel inaugure, par rapport à la philosophie de son temps :

[…] un nouveau concept de la vérité, en substituant à la représentation traditionnelle et ordinaire de la vérité comme quelque chose d'essentiellement clos,

---

16 *Ibid., p. 84*

17 *Comme l'est la vérité mathématique aux yeux de Hegel, ainsi qu'il l'explique dans la Préface de sa PhE, pp. 84-89, en particulier p. 88*

18 *Ibid., p. 91*

19 *Emmanuel CARSIN, Hegel. Pas à pas, Paris, Ellipses, 2008, p. 71*

immobile, immuable, de purement un et identique à soi, le concept entièrement non dogmatique d'une vérité foncièrement mobile, in-quiète, processuelle, dont la nature est d'être critique de soi et qui n'est donc elle-même qu'en se différenciant et s'altérant infiniment.[20]

Ce mouvement de la vérité englobe chaque chose : *le vrai est le tout*, affirme Hegel. Il est « le délire bachique dans lequel il n'y a aucun membre qui ne soit ivre »[21]. Ainsi, le vrai n'est pas que le *terme* de ce mouvement, à savoir le point culminant du savoir absolu ; mais il est là en chacun de ses moments, s'épuisant et se débordant lui-même afin de se réaliser pleinement, devenant, à chaque moment, plus riche, plus entier, plus vivant et plus concret encore qu'au moment précédent. On le voit donc bien : dialecticité et processualité de la vérité vont de pair, engendrant, formant et structurant le système hégélien, système qui déploie en propre une philosophie spéculative, ou même mieux, une *philosophie de l'esprit*.

---

20 *Gilbert GÉRARD, « 'La Phénoménologie de l'Esprit' et l'exigence critique de la pensée moderne », in Hegel-Jahrbuch (2002), p. 28*

21 *PhE, p. 90*

Bibliographie :

CARSIN Emmanuel, *Hegel. Pas à pas*, Paris, Ellipses, 2008

GERARD Gilbert, « ‘La Phénoménologie de l’Esprit’ et l’exigence critique de la pensée moderne », in *Hegel-Jahrbuch* (2002), pp. 25-29

GERARD Gilbert, « Dialectique et métaphysique chez Hegel », in COUNET Jean-Michel (éd.), *Figures de la dialectique. Histoire et perspectives contemporaines*, 2010, pp. 129-146

GREGOIRE Franz, *Études hégéliennes. Les points capitaux du système*, Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1958

HEGEL G. W. F., *La Phénoménologie de l’esprit*, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2006 (noté *PhE*)

KERVEGAN Jean-François, *Hegel et l’hégélianisme*, Paris, PUF, 2005

LABARRIERE Pierre-Jean, *Structures et mouvement dialectique dans la* Phénoménologie de l'esprit *de Hegel*, Paris, Aubier-Montaigne, 1968

BOURGEOIS Bernard, Le vocabulaire de Hegel, Paris, Ellipses, 2000

Critique de La Vie d'Adèle, le film qui vous donnera envie de vous teindre les cheveux en bleu !

Par Florence

Ce film de 3 heures, librement inspiré de la bande dessinée *Le Bleu est une Couleur Chaude* de Julie Maroh, raconte, de sa naissance à son essoufflement, l'histoire d'amour entre une jeune fille de 16 ans, Adèle, qui découvre sa bisexualité et Emma, une attirante lesbienne aux cheveux bleus. Mais malgré la longueur du film, on ne voit pas le temps passer car l'histoire, poignante, mobilise notre attention et nos émotions.

La construction de *La Vie d'Adèle* est intéressante car certains éléments laissent présager de la suite et se font écho. On peut remarquer, par exemple, que le film débute par une lecture de *La Vie de Marianne* de Marivaux dans la classe de lycée d'Adèle. La similarité entre les noms de ce livre et du film lui-même nous mettent déjà la puce à l'oreille, et les commentaires du professeur confirment nos soupçons. En effet, il y est question de la nature du coup de foudre et du fait que lors d'un coup de foudre, un manque vient toujours à paraître... Dans un autre cours, le mythe d'Antigone est abordé. Celle-ci, étant une enfant, devient adulte trop vite, ce qui résulte en une tragédie. Là encore, on peut trouver des similitudes avec l'histoire d'Adèle et d'Emma. Enfin, une scène tout à la fin du film fait écho à celles du début car Adèle, devenue institutrice, apprend à lire aux enfants et c'est donc elle, à présent, qui dirige ces lectures de groupe...

En ce qui concerne la réalisation en elle-même, j'ai été un peu déçue par rapport à mes attentes (ce film a tout de même été primé palme d'or du festival de Cannes 2013!). Tout d'abord, le

déroulement de l'histoire, qui s'étend sur plusieurs années, n'est absolument pas clair dans ce film. L'intrigue fait des bonds en avant de plusieurs mois ou même d'une année sans qu'aucun moyen soit mis en place pour nous le faire savoir. Nous pouvons le deviner ensuite grâce au contexte, mais ce flou temporel nous pousse à sortir du film un instant afin de nous resituer. De plus, certaines situations problématiques survenant dans ce film ne se trouvent jamais résolues. Qu'il s'agisse des amis d'Adèle lui reprochant son homosexualité ou de ses parents qui pensent qu'Emma l'aide juste pour ses dissertations de philo, une fois le problème considéré, il est apparemment éludé et l'on ne voit plus ces personnages apparaître de tout le film. Peut-être s'agit-il d'un manque de temps, mais toujours est-il que des solutions sont apportées dans la BD et qu'elles rendraient le déroulement de l'histoire plus constistant. Par contre, la manière dont l'évolution de la relation entre Adèle et Emma est présentée est très intéressante, car elle montre comment les différences de valeurs peuvent éloigner deux personnes...

La manière dont *La Vie d'Adèle* a été filmée me pose également quelques

problèmes, mais il s'agit peut-être là de goûts personnels. La caméra est très mobile et nombre de gros plans son faits sur les visages. Ce procédé est assez fatigant, surtout lorsqu'il s'agit de gros plans sur la bouche de personnes en train de manger des spaghettis, ce que je ne trouve pas des plus érotique... De plus, les transitions sont brutales, et l'on passe souvent d'un tranquille repas à une sauvage scène de sexe (qui ne sont, pour reprendre les mots d'Oli, « pas très subtiles »)... Ce dernier point est peut-être une tentative de la part des réalisateurs d'imiter le style de la bande dessinée, où la séparation des cases permet mieux ce type de transitions. Mais d'un point de vue plus positif, il y a un grand soin accordé aux images et certaines scènes sont vraiment magnifiques. Ma préférence va, je pense, à celle où Adèle et Emma sont dans un parc, lors d'une de leurs premières rencontres...

La Vie d'Adèle est donc un film émouvant et intrigant, mais comportant néanmoins quelques défauts par rapport au chef-d'oeuvre qu'est la BD *Le Bleu est une Couleur Chaude*. On en ressort secoué et ce film laisse une drôle d'impression, comme une sorte de manque ; comme celui qui résulte d'une histoire terminée, comme si on en

ressortait avec quelque chose en moins... Une profonde tristesse émane de ce film, et le ressenti d'Adèle à la fin de son histoire avec Emma nous envahit tous, à savoir qu'elle a gâché son seul grand amour et que ce regret la poursuivra toute sa vie. Pourtant, le film se termine sur une note d'espoir, mais un espoir qui ne tient plus qu'à un fil.

Poème : en souvenir d'une longue nuit

Par Juliette

Née dans la nuit noire
De la solitude
Néant, désespoir
Etre d'habitude

Aucune lumière
Dans cette vie morne
Juste des barrières
Des milliers de bornes

Buter rebuter
Contre l'existence
Et pourtant lutter
Y a-t-il un sens?

Longue longue nuit
Mais quand viendra l'aube?
Vie pleine d'ennui
Quelle grosse daube!

Jamais de repos
Assaillie de sons
Glaçure de ma peau
Absurde chanson…

« J’en ai marre! »

Vais-je devenir folle
Restant prisonnière
Ma vie batifole
J’en suis étrangère

Attendre et attendre
La fin du supplice
La fin des méandres
Du temps si complice!

« Je dis à tous ceux qui m’entende, ne perdez pas espoir! »

Née dans la nuit, noire
Par infinitude
Née en des espoirs
D’une plénitude

« Le vent souffle et chasse mon esprit… »

A l’être de l’étang,
A Camus,
Et un clin d’œil à Marie-Laure!

Art Plastique

Par Juliette

Recette du pâté chinois

Par Didi

Temps de préparation : 30 min

Temps de cuisson : 40 min

Temps total : 1h 10 min

Portion(s) : 6

Ingrédients

- 3 pommes de terre
- 2 c. à soupe lait
- 1 c. à thé huile
- 1/2 oignon haché finement
- 8 oz bœuf haché maigre
- sel au goût
- poivre au goût
- 8 oz maïs crémeux (ou pas)
- Paprika (optionnel)

Préparation

- **Étape 1**

  Dans une petite casserole, faire bouillir une petite quantité d'eau salée pour la cuisson des pommes de terre.

- **Étape 2**

  Peler les pommes de terre en enlevant une pelure très mince.

- **Étape 3**

  Rincer et couper en demies ou en quartiers.

- **Étape 4**

  Plonger les pommes de terre dans l'eau bouillante salée et cuire jusqu'à ce qu'elles soient tendres.

- **Étape 5**

  Pendant ce temps, peler et hacher l'oignon.

- **Étape 6**

  Dans une poêle, faire revenir l'oignon dans l'huile jusqu'à ce qu'il soit tendre.

- **Étape 7**

  Ajouter le bœuf haché et cuire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace de chair rose.

- **Étape 8**

  Retirer l'excédent de gras. Saler et poivrer. Mettre la viande dans un petit plat allant au four.

- **Étape 9**

  Étendre le maïs en crème sur la viande.

- **Étape 10**

  Préchauffer le four à 190C.

- **Étape 11**

  Bien égoutter les pommes de terre.

- **Étape 12**

  Écraser les pommes de terre à l'aide d'un pilon.

- **Étape 13**

  Ajouter du lait et bien battre au pilon pour faire une purée très légère. Vérifier l'assaisonnement.

- **Étape 14**

  Couvrir la viande hachée et le maïs en crème de purée de pomme de terre en se servant d'une spatule de caoutchouc.

- **Étape 15**

  Saupoudrer de paprika, cuire au four environ 25 minutes jusqu'à ce que le dessus soit doré.

BD du philosophe du mois

Dénichée par Aurélien

Source: Encyclopédie Mondiale des Philosophes et des Philosophies, La Planète des Sages, Jul & Charles Pépin, Dargaud (édition 2011)

Chuck Norris facts.

http://chucknorrisfacts.fr/

Par Célie.

Salut salut ami de la Grenouille !

Tu sors de cours et tu n'as pas envie de te prendre la tête ? Tu sors de baptême et tu as besoin de te détendre par quelque moyen que ce soit ? Ou encore tu sors de ton lit, tel le flémard qui se respecte et tu as besoin de quelque chose pour te réveiller ? Quel que soit ton état, les Chuck Norris Facts sont là pour toi !

Tout le monde connaît Chuck Norris, tout le monde aime Chuck Norris et tout le monde Chuck Norris ! Hé bien voici une compilation des meilleures « Chuck Norris facts » !

Quand Chuck Norris est enrhumé, ce sont les microbes qui toussent.

L'été, Chuck Norris esquive les coups de soleil.

"Si tu peux voir Chuck Norris, il peut te voir. Si tu ne peux pas voir Chuck Norris, tu dois être à quelques secondes de la mort".

Lorsque Chuck Norris fait une faute de frappe, son clavier s’excuse.

Chuck Norris peut faire aboyer une boite-à-meuh.

Chuck Norris peut éteindre une ampoule en soufflant dessus.

Quand Chuck Norris sort son mp3 de sa poche, les écouteurs sont démêlés.

Chuck Norris a déjà vu Paris Hilton ouvrir un livre.

Chuck Norris peut dire Schweppes en verlan.

Chuck Norris fait éternuer le poivre.

Un jour, Chuck Norris a pété un câble. Ainsi est né le wi-fi.

Chuck Norris est tellement habitué à mettre ses lentilles qu'il peut le faire les yeux fermés.

Chuck Norris a planté son ordinateur. Et il a fleuri.

Lorsque Chuck Norris va au cinéma et que son portable sonne, on met sur pause.

Chuck Norris a un jour avalé un paquet entier de somnifères. Il a cligné des yeux.

Le rêve de tout bachelier est d'avoir la mention Chuck Norris.

Quand Chuck Norris se regarde dans un miroir, son reflet baisse les yeux.

Quand Chuck Norris chante sous sa douche, les Rolling Stones assurent la première partie.

Chuck Norris a accroché Magneto des X-Men sur son frigo.

Quand un ouragan traverse la propriété de Chuck Norris, il tond le gazon, sort le chien, fait les

vitres, vidange la voiture, repasse son kimono et laisse un petit mot gentil à côté de la cafetière.

Quand Chuck Norris est sur son ordinateur, la voix d'Avast demande s'il veut un café avec ses croissants.

Chuck Norris peut t'étrangler avec un téléphone sans fil.

Petit bonus : http://infomars.fr/chuck.

Entendu en baptême

Par Célie et Alexis

- *J'ai perdu mes contraintes *silence* Je suis libre!*, Nathanaël.
- *Mais il n'y a pas de poubelle de cette forêt!*, Claire.
- *Il a été mordu par son passé*, Tristan.
- *Détruire la planète est un vecteur de plaisir*, Aurélien.
- *La socio en fait, c'est une branche de la philo*, Victoria (?). (Alexis approuve!)
- *J'aime bien ces beaux gros mats dressés vers le ciel*, Anaïs (interprétée par Le Loup).
- *Quand tu nais à ta naissance...*, Olivier (lors d'une question à Romain ou Amélie).
- *Fichte a dit...*, Laurent (à à peu près chaque activité).
- *Mais bon sang, tu me fais chier !*, Laurent (quand il lira la ligne précédente).

Le Mot du Bûcheron

Par Alexis

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?

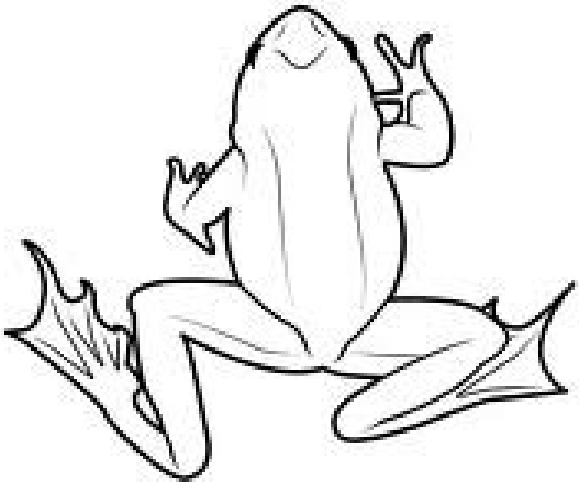
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire
"C'est, dit-il, afin de m'aider
À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère."

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

(Jean de La Fontaine, Fables de La Fontaine, La Mort et le Bûcheron)

Et un petit souvenir du nouvel-an 2011...



Si vous souhaitez nous poser une question, nous envoyer un article ou que sais-je, une seule adresse : grenouille.cep@gmail.com !